





UNE DÉCOUVERTE FRANÇAISE

---

# LES DEUX MOYENS D'ÉDUCATION

par

Le DOCTEUR GALLAVARDIN

DE LYON.

---

Les éducateurs commencent l'éducation.  
Les médecins peuvent souvent l'achever.

---

**Prix : 0 fr. 60 centimes.**

---

IMPRIMERIE CATHOLIQUE d'ATUR  
par Périgueux (Dordogne)

1897.



## PRÉFACE DE L'ÉDITEUR



De 1854 à 1872, le Docteur Gallavardin, de Lyon, suivant l'exemple de ses Maîtres et de ses Confrères, a pratiqué une sorte de médecine vétérinaire appliquée à l'homme, puisqu'il ne traitait chez celui-ci que l'être matériel, que l'animal. Mais, depuis 1872 jusqu'à ce jour, des études expérimentales ont de plus en plus convaincu l'auteur qu'on pouvait traiter avec succès, chez l'homme, tout à la fois l'être matériel, l'être moral et l'être intellectuel. Ceci est conforme à l'enseignement de la philosophie scolastique.

En effet, après Aristote S. Thomas d'Aquin a dit que l'homme était constitué par deux composants, l'âme et le corps, si complètement unis qu'ils forment un tout, le composé naturel, indissoluble pendant la vie. Aussi tous les actes, toutes les passions de l'homme sont composés, c'est-à-dire ne sont produits ni par l'âme, ni par le corps isolément, mais par le composé vivant, par

l'homme. C'est là une vérité méconnue par les médecins qui ne s'occupent que de l'un des deux composants, le corps ; et par les éducateurs qui ne s'occupent que de l'autre composant, l'âme, dans les pensionnats, collèges, lycées, petits et grands séminaires. Ainsi personne ne s'occupe du composé vivant, de l'homme ; personne ne l'étudie, ne le connaît et n'est dès lors capable de le diriger.

Au moyen âge, on ne commettait pas cette erreur de scinder l'homme en deux parties et de s'occuper isolément de ces deux parties constituantes de l'homme. Aussi parlant de la médecine de cette époque dans son livre sur *Les Passions* p. 357, le savant médecin de Louis Veillot, le Dr Frédault, dit : « les ecclésiastiques la cultivèrent seuls pendant plusieurs siècles et apportèrent à son perfectionnement toute leur ardeur. Ils comprenaient qu'on en a besoin à chaque instant de la vie, et que, à beaucoup de dispositions morales, elle est aussi nécessaire que les conseils de la morale et que les secours de la religion..... La vérité est que la médecine est aussi utile que la cuisine, le médicament aussi nécessaire que l'aliment. »

En se conformant à cet enseignement traditionnel, le Dr Gallavardin a cherché, expérimenté les médicaments qui améliorent l'homme en dissipant des symptômes somatiques ou corporels et des symptômes psychiques ou moraux et intellectuels. Depuis vingt cinq ans, il s'occupe ainsi du traitement des passions, défauts de caractère et d'intelligence. Voulant faire bénéficier les pauvres de ces découvertes scientifiques, ce médecin

a fondé, il y a onze ans, sa policlinique psychique du mardi matin, où il a déjà donné plus de dix mille consultations ; actuellement il en donne plus de cent par mois.

En 1889, il a publié le *Traitement médical de l'alcoolisme*, presque aussitôt traduit, en 1890, en Anglais à Philadelphie. C'était l'enseignement le plus urgent, car les alcooliques fournissent à la justice 72 pour 100 des condamnés, soit trois fois autant que toutes les autres passions réunies.

En 1896, il a publié le *Traitement médical de la passion génitale qui fait commettre le plus de crimes après l'alcoolisme*.

Après avoir vulgarisé les médicaments qui contribuent à la culture morale de l'homme, le même auteur a recherché les médicaments qui contribuent à la culture intellectuelle de l'homme. Dans ce but, il a démontré, le 3 janvier 1897 dans *Le Salut Public* de Lyon, le 6 janvier dans *L'Eclair* de Montpellier, le 10 janvier dans *La Croix du Jura*, il a démontré par des faits que « les défauts de caractère, d'intelligence, de sentiments religieux, quand ils sont de nature non spirituelle mais de nature corporelle, sont guérissables par des médicaments. »

Nous reproduisons ci-après cette publication que l'auteur a complétée.

Jusqu'ici les plus belles découvertes médicales n'ont contribué qu'à la civilisation matérielle. La médecine psychique est la seule découverte médicale qui peut contribuer à la civilisation morale et intellectuelle.

Cette médecine contribue même, en outre, à la civilisation matérielle, comme les faits suivants vont le démontrer.

Par sa belle découverte du traitement préventif de la rage, Pasteur préserve, chaque année, de la mort environ deux ou trois cents français qui périssaient annuellement de cette maladie.

Sur les cinq mille français qui mouraient chaque année de la diphtérie, le traitement du docteur Roux peut en guérir environ 80 pour 100, soit 4,000.

Les 460,000 cabarets de la France fournissent, en moyenne, chacun deux ivrognes, soit environ 900,000. On n'exagère pas en présumant que sur 18 ivrognes, il en meurt un prématurément chaque année, soit 50,000 annuellement. Le traitement du Dr Gallavardin, qui guérit la majorité des alcooliques, peut donc préserver de la mort chaque année 50,000 français environ, tandis que les traitements de Pasteur et du Dr Roux n'en préservent que 4 à 5,000.

En guérissant les alcooliques, le Dr Gallavardin diminue leurs dépenses quotidiennes faites aux dépens de leur famille. Ainsi une femme, qui vient à sa polyclinique, lui disait : « Mon mari n'est pas encore guéri quoique vous le traitiez depuis longtemps ; mais il va tellement mieux, qu'il dépense 50 francs de moins par mois. » C'est donc 600 francs par an que ce médecin donne à cette famille et à d'autres familles. Il donne ainsi annuellement 300, 400, 500, 800 francs et même plus. Y a-t-il une seule œuvre de charité qui donne autant à chaque famille indigente ? Ce médecin donne ainsi indirecte-

ment 5 à 6,000 francs par an, soit environ 60,000 francs en onze ans.

Si, parmi les 15,000 médecins de la France, mille seulement avaient une polyclinique semblable à celle du praticien de Lyon, ils donneraient indirectement cinq millions par an aux familles indigentes, soit cinquante millions en dix ans. Cela ne contribuerait-il pas à résoudre la question sociale ?

Le Dr Pellmann, de l'Université de Bonn, s'est livré à de patientes recherches sur les ravages de l'alcoolisme héréditaire dans la famille suivante, dont il a reconstitué l'histoire.

Une femme nommée Adda Jurcka, née en 1740, mourut alcoolique, au commencement de ce siècle, après avoir vécu en voleuse et en vagabonde. Sa postérité compte 834 individus, on a pu reconstituer l'existence de 709 d'entr'eux et voici ce qu'on a trouvé : 106 étaient nés en dehors du mariage, 142 étaient mendiants, 64 pensionnaires de dépôts de mendicité, 185 femmes devinrent filles publiques, 76 individus de cette famille furent condamnés pour crimes, 7 d'entr'eux pour meurtres.

En 75 ans, cette famille d'alcooliques a coûté à l'Etat, en secours d'indigents, entretien dans les prisons et en dommages causés une somme évaluée à près de six millions de marks, soit plus de sept millions de francs.

Combien les 900,000 alcooliques de la France coûtent-ils de millions, pour les frais de justice, d'emprisonnement et d'entretien dans les maisons de santé ? Ce sont des dépenses énormes qu'on pourrait épargner en les

soumettant au traitement médical qui en guérit la majorité et qui, chez les sujets guéris partiellement, dissipe presque toujours leurs vices et leurs défauts, lesquels les portent à commettre crimes et délits.

Un Anglais, Rowland Hill, imagina et fit adopter une importante réforme postale consistant dans l'affranchissement de toutes les lettres moyennant un timbre de un penny (10 centimes). Les Anglais trouvèrent tant d'avantages dans cette réforme postale qu'ils voulurent récompenser généreusement leur concitoyen qui avait rendu un si grand service à leur pays. Dans ce but, Rowland Hill reçut : 1° 600,000 francs votés par le Parlement pour lui ; 2° 600,000 francs produits d'une souscription publique à un penny. Et, plus tard, ses funérailles, à l'église de Westminster, furent honorées par la présence des plus hauts personnages.

En considérant les dangers si nombreux de l'alcoolisme et les avantages multiples de son traitement médical, on doit reconnaître que le Dr Gallavardin, vulgarisateur de ce traitement, pourrait, bien mieux que Rowland Hill, rendre un grand service à son pays et à tous les peuples civilisés envahis par la marée montante de l'alcoolisme.

En consultant le *Supplément* du Dictionnaire Larousse, on verra que le médecin de Lyon a consacré depuis longtemps sa vie à des œuvres de science et de charité. En effet, en 1866, il prit l'initiative d'une souscription pour l'érection d'un hôpital homœopathique à Leipzig ; souscription qui fit trouver plus de trois cent mille francs. En 1867, il put trouver des souscriptions d'un

million de francs pour la fondation de l'hôpital homœopathique de Lyon, qui, sans lui, n'existerait pas.

Depuis trente ans déjà un médecin allemand, avait, en quelque sorte, pressenti les découvertes scientifiques qu'il ferait ou vulgariserait. Ainsi dans le N° du 7 janvier 1867 de la *Gazette homœopathique de Leipsig*, son rédacteur en chef, le Dr V. Meyer, disait : « M. le Dr Gallavardin est déjà avantageusement connu de nos lecteurs par des productions aussi remarquables que variées, en majeure partie reproduites dans notre journal. Et l'on pourra dès lors se rappeler facilement que, non seulement par ses expériences, mais surtout par ses recherches pratiques, il s'est distingué parmi beaucoup d'autres écrivains.

« Ses travaux, en effet, sont marqués au coin de l'originalité ; il ne paraît pas volontiers se contenter de ce qui est connu et expérimenté, et s'efforce, par ses recherches et ses méditations, de faire avancer notre homœopathie tant au dehors qu'au dedans en en développant les conséquences et la sphère d'activité. »

Article traduit dans le *Bulletin de la société médicale homœopathique de France* 1866, T. VII, p. 642.

---



# UNE DÉCOUVERTE FRANÇAISE



## LES DEUX MOYENS D'ÉDUCATION.

PAR

LE DOCTEUR GALLAVARDIN

DE LYON.

---

I.

### ORIGINE ET NATURE DIFFÉRENTE DES PASSIONS, DÉFAUTS DE CARACTÈRE ET D'INTELLIGENCE.

Pour expliquer l'origine des passions et défauts inhérents au tempérament de chaque homme, on a invoqué l'influence héréditaire transmise par les ancêtres : l'atavisme. Celui-ci doit remonter bien haut, de génération en génération jusqu'au premier procréateur, car il y a déjà 2,000 ans, Hippocrate empruntait à Démocrite cette pensée, qui est un écho de la chute originelle : « *Ab ipso ortu totus*

*homo morbus est*, depuis sa naissance même, l'homme tout entier n'est que maladie. »

On entrevoit ainsi l'origine de toutes les déficiences corporelles, morales et intellectuelles de l'homme.

Les déficiences, qui sont de nature spirituelle, peuvent être atténuées, dissipées même par l'instruction et l'éducation surtout religieuse. Mais les déficiences qui sont de nature corporelle, c'est-à-dire inhérentes au tempérament individuel, ne peuvent être atténuées, dissipées que par l'hygiène ou par les médicaments qui modifient, améliorent le tempérament individuel. J'ai trouvé, et je vais démontrer la vérité de ces assertions par l'observation, par l'expérimentation. Pour en arriver là, j'ai suivi le conseil si judicieux de saint Paul, le patron de la méthode expérimentale : « *Omnia probate et quod bonum tenete*, expérimentez tout et gardez ce qu'il y a de bon. »

La philosophie nous enseigne qu'il y a deux sortes de vérités : 1<sup>o</sup> les vérités de raison, qu'on trouve ou contrôle par le raisonnement, 2<sup>o</sup> les vérités de fait, qu'on trouve ou contrôle par l'observation et l'expérimentation. L'enseignement est si déficient à propos de la distinction de ces deux sortes de vérités que lorsque vous annoncez une nouvelle vérité de fait en présence des gens les plus instruits, ils veulent aussitôt la contrôler par le raisonnement, comme si c'était une vérité de raison. Ils montrent ainsi qu'ils ont le jugement faux. Ce sont ces gens-là qui ont retardé de trente ans l'adoption générale en France des grandes découvertes françaises, la navigation à

vapeur, le téléphone, la machine à coudre, etc. Les Anglo-Américains qui ont le jugement sain, le bon sens pratique, ont contrôlé, perfectionné par l'expérimentation ces vérités de fait et nous ont appris à les utiliser. Ce sont eux aussi qui, les premiers, ont accepté et se sont montrés disposés à utiliser cette découverte médicale française qui nous enseigne à guérir par des médicaments les défauts de caractère, d'intelligence, de sentiments religieux, quand ces défauts sont de nature corporelle et dès lors inhérents au tempérament individuel. J'espère que cette découverte médicale, sans doute bonifiée après son retour d'Amérique, comme l'est, en pareil cas, le vin de Bordeaux, sera mieux acceptée en France et en Europe.

## II.

### TRAITEMENT MÉDICAL DES DÉFAUTS DE CARACTÈRE, DE L'ANTIPATHIE, DU MANQUE DE SENS MORAL, DES ANARCHISTES, etc.

Parmi les passions et défauts de caractère qui peuvent être de nature spirituelle ou de nature corporelle, je vais choisir un simple défaut, l'antipathie, qui existe si souvent entre quelques membres des communautés civiles, militaires, religieuses même.

Quand cette antipathie est de nature spirituelle, des raisonnements, des exhortations affectueuses peuvent la dissiper ; mais ces moyens sont inefficaces

quand elle est de nature corporelle et inhérente au tempérament individuel. Alors il faut modifier ce tempérament par des remèdes pour dissiper cette antipathie. Cela est tellement vrai que l'antipathie de nature corporelle a existé entre des saints, par exemple, saint Paul et son disciple saint Barnabé, saint Augustin et saint Jérôme, saint Bernard et Pierre le vénérable, abbé de Cluny. Nous n'avons pas de renseignements sur le tempérament respectif des quatre derniers saints ; mais nous en avons à ce sujet sur les deux premiers. En effet, les *Actes des apôtres* (chap. XIV) nous rapportent que saint Paul et saint Barnabé étant allés enseigner l'Évangile à Lystre en Lycaonie, et saint Paul ayant guéri un homme perclus de ses jambes et paralytique depuis sa naissance, les habitants de cette ville les considérèrent comme des dieux ; ils prirent saint Paul pour Mercure et saint Barnabé pour Jupiter. Les philosophes jugent la mythologie grecque comme étant un véritable traité de physiognomonie qui rend les Grecs aussi supérieurs aux modernes sous ce rapport qu'ils leur sont supérieurs par la statuaire. Or, grâce à ce diagnostic porté par les habitants de Lystre, nous pouvons dire que saint Paul était de petite stature, de taille élancée, maigre, nerveux, avec le visage allongé, tandis que saint Barnabé était corpulent avec la figure épanouie, colorée, presque arrondie. Il n'y avait pas entre eux de l'antipathie de nature spirituelle puisqu'ils avaient les mêmes convictions ; mais ils avaient réciproquement une antipathie de

nature corporelle, parce qu'ils avaient des tempéraments très différents et presque opposés sous certains rapports. Jusqu'ici la sainteté n'a pas encore dissipé ces différences de tempérament et transformé un homme maigre et nerveux en un homme sanguin et chargé d'embonpoint, et réciproquement. Ce que la Sainteté n'avait pu faire en dissipant l'antipathie de nature corporelle existant entre saint Paul et saint Barnabé, des médicaments peuvent le faire en modifiant le tempérament individuel et ce défaut qui lui est parfois inhérent. C'est ce que va démontrer la triple guérison suivante opérée dans la même famille.

A la polyclinique psychique de Lyon où il a été donné, en dix ans, dix mille consultations pour le traitement médical des passions, défauts de caractère et d'intelligence, il vient un mardi matin une mère de famille qui dit : « Voilà ma position : j'habite avec ma fille, âgée de dix-neuf ans, mon mari et ma tante. Celle-ci a contre moi une antipathie qu'elle a communiquée à mon mari, à ma fille que leur tempérament disposait, sans doute, à l'accepter ; maintenant ils sont tous contre moi. Avez-vous des remèdes pour dissiper cette antipathie ? » On lui donne pour chacune de ces trois personnes un médicament qu'elle leur administre à leur insu dans leur potage. Trois semaines plus tard, elle revient disant : « Deux jours après avoir pris votre remède, ma tante m'a fait des prévenances, mon mari de même aussi deux jours après, et ma fille également, mais seulement quatre à cinq jours après avoir pris son remède. Maintenant, ajou-

ta-t-elle en souriant, ils me font tous des prévenances. »

Cette triple guérison opérée chez trois personnes, traitées à leur insu, porte à présumer qu'on pourrait dissiper de même les défauts et passions de nature corporelle, par conséquent inhérents au tempérament de chaque race, de chaque peuple. Ainsi on pourrait dissiper l'impulsion homicide en Italie, où il se commet un meurtre toutes les deux heures soit 4,380 par an, chiffre qui n'est pas exagéré. On pourrait de même dissiper les diverses impulsions passionnelles des récidivistes qui sortent, chaque fois, plus mauvais des prisons où ils passent quelques mois, quelques années. On entrevoit comment ce traitement psychique pourrait contribuer à l'accroissement de la moralité et à la diminution de la criminalité.

Il y a des gens qui n'ont pas le sens moral, ce que les médecins appellent justement aujourd'hui la *folie morale*. Les agents immatériels de culture morale — Instruction, Éducation, Religion — ne peuvent pas développer ce sens moral quand il est un défaut de nature corporelle . . . Nos missionnaires qui, pour convertir les infidèles, ont un admirable dévouement poussé quelquefois jusqu'au martyre, nos missionnaires disent qu'on ne peut évangéliser que les adolescents, que les enfants, mais pas les adultes qui sont trop vicieux. Ainsi nos meilleurs missionnaires, malgré leur zèle, sont incapables d'évangéliser tous les habitants d'un pays. Ils ne pourront le faire qu'en employant les remèdes pour guérir les vices de nature corporelle.

Tels chefs de famille ont, par exemple, huit enfants, à qui ils font donner la même instruction, la même éducation. Celles-ci profitent admirablement à six d'entre eux. Mais deux cependant restent vicieux et font preuve de très mauvais instincts, malgré la bonne direction qui leur a été donnée par leurs parents, par leurs professeurs, par les prêtres, dans les pensionnats et collèges. Leurs parents, leurs professeurs, ces prêtres, malgré leur zèle, étaient incapables d'élever ces enfants pervers, parce que ceux-ci avaient des défauts de nature corporelle, qui ne pouvaient être diminués ou supprimés que par un traitement médical. C'est un fait que j'ai constaté souvent à ma polyclinique psychique.

Dans les pays les plus civilisés, on trouve trop souvent des gens en proie au libertinage et à tous les vices que la culture morale ne peut améliorer seule. Leurs passions, étant de nature corporelle, ne peuvent être dissipées que par des médicaments : c'est ce que j'ai démontré par des faits en publiant le " Traitement de la Passion génitale. " (1)

Comme je le fais souvent dans ma polyclinique psychique, on pourrait traiter les criminels avant leurs crimes et cela en leur administrant à leur insu des remèdes dissipant leurs impulsions passionnelles. En voici des exemples.

Un alcoolique se pendit deux fois le même jour : la première fois chez lui, sa femme coupa la corde, la seconde fois au parc de la Tête d'Or à Lyon, les sergents

(1) En vente à ATUR.

de ville le décrochèrent. Je lui fis immédiatement administrer un remède, qui depuis deux ans a complètement dissipé son impulsion au suicide. Combien pourrait-on empêcher ainsi de suicides, à notre époque où leur nombre va toujours croissant.

Les alcooliques commettent ordinairement leurs crimes pendant l'ivresse, qui les porte au meurtre, au suicide, à l'adultère, au libertinage, au viol, à l'incendie, etc. Eh ! bien toutes ces impulsions passionnelles peuvent être dissipées par des remèdes.

Depuis quelques années les anarchistes ont assassiné un empereur de Russie, un président de la République Française, un président du Conseil des Ministres de l'Espagne. Pour les châtier ou pour les empêcher de continuer leurs exploits, on les punit de mort, on les poursuit, on les emprisonne ; ces moyens ne sont que des palliatifs. J'ai employé un moyen radical sur trois anarchistes de 19, 22, et 47 ans, que leurs parents ou amis ont traités à leur insu : leur guérison persiste depuis plusieurs années.

Quand les souverains et gouvernants de tous les pays civilisés sauront utiliser ce traitement psychique, ils pourront être préservés du poignard et du revolver des anarchistes.

Ce que le traitement psychique peut faire pour dissiper les passions et défauts de caractère, il peut aussi le faire pour dissiper les défauts d'intelligence de nature corporelle : c'est ce que l'expérimentation va nous démontrer.

III.

TRAITEMENT MÉDICAL DES DÉFAUTS  
D'INTELLIGENCE, DES DIVERSES INAPTITUDES  
INTELLECTUELLES.

Un directeur de séminaire remarquable par son intelligence — il était supérieur à tous ses camarades d'étude, dont plusieurs sont docteurs ès-sciences — se plaignait vivement de n'avoir pas l'esprit analytique, dont il avait un pressant besoin pour enseigner la morale. Pour développer cet esprit analytique, ce qui n'était possible que dans le cas où il en aurait le germe dans le cerveau, on lui administra un médicament. Deux mois plus tard il vient dire : « Trois semaines après avoir pris ce remède, je me suis senti une puissance d'analyse que je n'avais jamais eue. Il est bien étonnant qu'un seul médicament ait pu développer à ce point et en trois semaines ce germe de l'esprit analytique que n'avaient pu développer trente ans de culture intellectuelle, de dix ans à quarante ans, mon âge actuel. » Cela prouve que ce défaut d'intelligence était de nature corporelle et inhérent à ce tempérament vigoureux, mais qui avait un arrêt de développement à ce point de vue intellectuel.

Un père de famille demande si on ne pourrait pas faire un médecin de son fils qui veut être ingénieur et éprouve une répulsion pour la médecine. On lui répond oui, mais dans le cas seulement où le créateur

aurait déposé dans son cerveau le germe de la profession médicale, car, en pareil cas, le médecin remplit un rôle analogue à celui du jardinier qui, tout en fumant et arrosant son jardin, n'y fera rien pousser, si ce jardin ne contient pas des graines.

A ce père de famille, on donne trois remèdes qu'il administre successivement, un chaque mois, à son fils à son insu dans son potage. Le premier médicalement dissipe sa répulsion contre la médecine, le second le rend hésitant entre les deux professions d'ingénieur et de médecin, et le troisième le fait pencher pour la médecine.

En juillet 1893, dans le journal de Chicago, *The Medical Advance*, l'*Avance médicale*, qui a publié mon mémoire sur la *Médecine psychique* et la *Médecine plastique*, deux découvertes françaises, j'ai soutenu qu'il était avantageux que le fils suivit la carrière professionnelle du père. Ce serait, en effet, avantageux pour le fils qui recueillerait la clientèle du père et les résultats de son expérience personnelle, et aussi avantageux pour la clientèle qui bénéficierait de l'expérience et du savoir du père transmis à son fils. Tout cela ne pourrait avoir lieu que si le fils a le goût et l'aptitude pour la profession de son père. Si cette aptitude ne s'est pas manifestée, on peut espérer qu'elle existe en germe chez le fils. Soit pour le savoir, soit pour développer ce germe, on administre au fils, préférablement à son insu, dans ses aliments ou boissons, les médicaments qui développent l'aptitude professionnelle désirée. Il y a de nombreux

médicaments efficaces pour développer l'aptitude pour toutes les carrières professionnelles existant dans le monde civilisé.

Les observations suivantes, très brièvement résumées, nous démontrent qu'on peut obtenir les résultats désirés, tantôt rapidement, tantôt lentement, tantôt pas du tout.

On peut souvent développer, en deux mois, le goût et l'aptitude pour les mathématiques.

Un jeune homme vient nous dire : « J'ai étudié pendant un an la médecine ; j'y ai renoncé parce que je n'avais pas le goût et l'aptitude pour cette science. Maintenant j'ai commencé l'étude du droit pour lequel je n'ai pas davantage de goût et d'aptitude. Pourriez-vous développer chez moi ce goût et cette aptitude ? » Il prend un médicament qui, au bout de deux mois, développe l'aptitude désirée à tel point, qu'il obtint, chaque année, une *mention* à la Faculté de droit de l'Etat. Et aujourd'hui il a la réputation d'un excellent avoué dans une ville de cent mille habitants.

Un professeur de grand séminaire donne, à leur insu, successivement trois remèdes aux quatre élèves les moins intelligents de la classe afin de développer leur aptitude pour l'étude de la théologie. Il y eut une amélioration très caractérisée chez deux élèves, un succès extraordinaire chez un troisième et un insuccès complet chez le quatrième. Ce dernier n'avait-il pas le germe de cette aptitude, ou bien ne lui avait-on pas donné des remèdes assez bien choisis ou suffisamment nombreux ?

Généralement on peut espérer de réussir, dans plus de la moitié des cas, pour développer les diverses aptitudes intellectuelles qui sont en germe dans le cerveau.

Récemment un sénateur m'a demandé de traiter un adolescent de 17 ans qui était inappliqué pour l'étude, insouciant de son avenir et n'avait point de goût pour la lecture. D'après ces renseignements et surtout d'après son type physiognomonique et son tempérament que j'avais jugés d'après sa photographie, je crus reconnaître chez cet adolescent cette force d'inertie corporelle, morale et intellectuelle, contre laquelle on ne peut rien parce qu'elle indique un défaut de vitalité. Aussi écrivis-je au sénateur : « Quoique j'aie fort peu d'espoir, je vais essayer le traitement psychique soit pour vous être agréable, soit pour tacher d'être utile à la famille de cet enfant. » Je m'étais heureusement trompé à son sujet, car il avait les germes de culture morale et intellectuelle que je ne pouvais deviner. En effet quatre remèdes les développèrent si bien en un mois qu'il devint appliqué à l'étude, soucieux de son avenir et, ce qu'il n'avait jamais eu, prit un goût notable pour l'étude. Ce fait démontre qu'il ne faut jamais désespérer en pareil cas, mais bien administrer les remèdes les remèdes pouvant développer les aptitudes intellectuelles désirées.

Après avoir démontré l'efficacité du traitement psychique pour dissiper les défauts d'intelligence de nature corporelle, je vais prouver par l'expérimentation que ce traitement est aussi efficace pour dissi-

per les défauts de sentiments religieux, quand ces défauts sont de nature corporelle.

#### IV.

### TRAITEMENT MÉDICAL DU DÉFAUT DE SENTIMENTS RELIGIEUX

Tous nos missionnaires chez les peuples barbares, prêtres, évêques, s'accordent pour dire qu'on peut évangéliser avec succès seulement les enfants, les adolescents, mais nullement les adultes. Ceux-ci sont tellement vicieux qu'ils sont réfractaires à tout enseignement religieux. S'il en est ainsi, c'est parce que leur défaut de sentiments religieux est de nature corporelle. Dans ce cas ce défaut peut être dissipé par des moyens matériels, par des médicaments : c'est précisément ce que l'expérimentation va nous démontrer.

Un prêtre vient consulter pour son père, ouvrier vigoureux, criard, disputeur et tellement irréligieux qu'il ne pouvait pas supporter la vue de la robe noire des Religieux. Son fils lui administre à son insu dans son potage un premier remède sans succès, puis un second, également sans succès, et enfin un troisième remède dont on ne vint pas dire le résultat au médecin, aussi crut-il qu'il avait échoué. Nullement, car, huit mois plus tard, ce prêtre fit 100 kilomètres pour venir le remercier et lui dire : « Votre troisième remède a si bien transformé mon Père que, lorsqu'il passe quelques jours chez moi, il va sponta-

nément à la messe tous les matins et il fait le signe de la croix au commencement du repas. »

Un vieillard de soixante-dix ans, après avoir couru le monde en faisant la propagande anti-religieuse, devient malade et va se faire soigner chez sa femme qu'il avait abandonnée depuis longtemps ; celle-ci m'apprend que le vicaire de la paroisse offre vainement de prêter son assistance à son mari. Alors je fais administrer à celui-ci à son insu un médicament qui dissipa le défaut de sentiments religieux. Aussi après qu'il eût pris ce remède on l'entendit s'écrier spontanément : « Allons, je vais dire un *Pater* et un *Ave* bien comme il faut. » Il y avait plus de trente ans qu'il n'avait pas fait ces prières.

Je demandais l'explication de ces guérisons psychiques et d'autres analogues non moins étranges à l'ancien doyen d'une Faculté de théologie. Il me répondit : « L'explication est très simple. Je viens de faire ce que vous avez fait. J'étais récemment en rapport avec un monsieur qui faisait des objections à la vérité religieuse. Avec mes arguments j'ai renversé les obstacles intellectuels qui s'opposaient à ce qu'il acceptât la foi. Vous, avec vos médicaments, vous renversez les obstacles matériels. Ni vous, ni moi, ne pouvons donner la foi qui est une grâce. Nous pouvons seulement, préparer, disposer l'homme à l'accepter. »

Un jeune homme était sur le point de quitter le grand séminaire, quand un remède, à lui donné accidentellement pour son état morbide actuel, le ramena à sa vocation religieuse.

On croirait que Descartes avait l'intuition de ce que pouvait faire le traitement psychique quand il donnait le conseil suivant dans son *Discours sur la Méthode* :

« L'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'il faut le chercher. » Il entrevoyait, sans la formuler, la distinction entre les défauts de nature spirituelle et les défauts de nature corporelle.

V

ENSEIGNEMENT

A LA POLICLINIQUE PSYCHIQUE DE LYON.

RUE DES MARRONNIERS, 6.

Si les Anglo-Américains sont en avant de tous les autres peuples, c'est, écrit *Paul Bourget* dans *Ouïre-Mer*, c'est « en employant constamment le moyen nouveau. » Exemple : 17,000 kilomètres de tramways-électriques aux États-Unis ; 200 kilomètres en France ; tout le reste est à l'avenant dans les deux pays. Aussi comprend-on que la découverte du traitement psychique ait été accueillie avec enthousiasme par les médecins des États-Unis, comme le prouve ma correspondance, et que 19 Facultés de médecine de ce pays se préparent à l'enseigner et 12,000 praticiens à

l'appliquer ; et cela alors qu'il n'est enseigné, appliqué en France, en Europe même que dans la seule polyclinique de Lyon, le point de départ de cette découverte française. Si l'on ne veut pas qu'elle ne revienne que dans trente ans dans notre pays, comme y sont revenues les autres découvertes françaises, — vapeur, machine à coudre, téléphone — que les médecins, les moralistes, les prêtres viennent à la polyclinique de Lyon vérifier l'efficacité de ce traitement, qui est, depuis 6000 ans, la seule découverte médicale pouvant contribuer à la civilisation morale et intellectuelle. Avec ce traitement, on traite dans l'homme, non seulement l'être matériel, mais encore l'être moral et l'être intellectuel.

A cette polyclinique viennent, chaque mardi matin, non les gens vicieux, mais leur mère, femme, sœur, fille, qui les traitent tous à leur insu en leur administrant les remèdes dans leurs aliments ou boissons.

Ceux qui ne pourront venir eux-mêmes à la polyclinique y contrôler la valeur de ce traitement, pourront la contrôler indirectement en y envoyant les parentes des indigents à traiter de leurs défauts de caractère ou d'intelligence.

Dr GALLAVARDIN.